

Prison de Fresnes¹, 22 nov. [1945].

Mon cher Roland,

J'ai appris par Véronique que vous vous étiez enquis de mon assez triste sort de la façon la plus amicale. C'est dans des situations comme la mienne aujourd'hui que l'on fait l'épreuve des véritables amitiés : je vois que je n'ai pas préjugé de celle qui nous lie depuis tant d'années déjà. Merci, mon vieux Roland. Depuis un an, j'ai bien souvent repensé à vos propos de 39, de Vichy, d'après-Vichy, d'après *Les Décombres*. Cela fait une assez jolie chaîne de prévisions. Vous auriez le droit d'ironiser sur les misères du client de la cellule 348, qui se trouve juste au bout de cette chaîne. J'étais bien préparé à comprendre votre attitude, puisqu'elle avait été la mienne jusqu'à l'âge de trente ans. Vous étiez dans le vrai, selon la vérité absolue de ceux de notre espèce. Le petit étudiant crotté, amoureux et demi-surréaliste de la *Théologie lyonnaise*² qui jugeait dégradante la lecture

1. Après avoir fuit à Sigmaringen, Lucien Rebatet se constitue prisonnier le 8 mai 1945 à Feldkirch, à la frontière suisse. Il séjourne à la prison de Lindau avant d'être transféré à Fresnes en octobre 1945.

2. Titre provisoire pour *Les Deux Étendards*. Dans les lettres suivantes, Rebatet l'appelle la *Théologie* tout court.

d'un journal ou l'allusion à un fait politique valait mieux que l'auteur des *Décombres*¹. Né dix-huit ans plus tard, il n'eût certainement point changé d'avis. Mais il était dit qu'homme fait, avec toutes les retouches souvent fort regrettables que la maturité apporte, il ne pouvait être de ceux qui restent neutres ou, si vous préférez, enfermés dans leur pureté originelle, devant d'aussi colossaux remous de l'histoire. J'ai toujours été profondément attaché à mon pays, pour des raisons qui n'étaient pas seulement celles du commun, et qui étaient donc plus sérieuses, plus enracinées. J'ai terriblement redouté, pour mon pays, la guerre qui venait. Cette angoisse avait pris le pas sur toute autre préoccupation, elle me dictait d'impérieux devoirs. Tout le reste a suivi. J'ai eu des torts variés, sur d'autres points j'ai eu raison. Je me fais certains reproches qui vous paraîtraient assez inattendus. Mais le fond de ma conscience est tranquille.

Bah ! vous savez cela aussi bien que moi, et je n'ai pas à entrer dans les détails. Ma condition actuelle ne laisse pas d'être amère, j'ai vécu depuis sept mois et je sais que je vivrai encore des heures éminemment désagréables. Toutefois, les grâces d'état, qui sont bien une grande réalité psychologique, se manifes-

1. *Les Décombres*, best-seller de l'Occupation, rendent Rebatet célèbre.

tent assez volontiers, et avec assez d'à-propos. Une de mes sources les plus saumâtres de tristesse, c'est de me sentir frappé en pleine force, au moment où j'avais bien jugé la vanité, pour ce qui me concerne du moins, de l'action politique, et où je faisais ma véritable entrée dans la véritable littérature. (Puisque ma destinée a voulu que, littérateur par toutes les fibres, je ne misse, jusqu'à quarante ans passés, mon nom que sous des œuvres de circonstances, y compris ce fameux bouquin devenu mon boulet.) C'est dommage, je faisais des progrès, et vous êtes de ceux, très rares, qui ne l'ignoriez pas tout à fait. Si j'avais avec moi mes trois héros¹ et assez de calme autour de moi pour les conduire où je voulais les conduire, la prison perdrait pour moi beaucoup de sa cruauté. Il y a des moments où je suis très malheureux, mais d'une misère que ceux de l'extérieur, et même un vieux complice comme vous, mon cher Roland, ne peuvent guère imaginer. Il me faudrait faire une longue analyse de cet état, et les conditions qui l'engendrent m'interdisent elles-mêmes ce travail. D'autant que, lorsque je parle de progrès, c'est surtout à l'introspection que je pense, et que je ne saurais donc me suffire d'à-peu-près.

Vous voyez tout de même, d'après ces lignes, que

1. Régis, Michel et Anne-Marie, les personnages des *Deux Étendards*.

la littérature ne perd jamais ses droits. J'entends naturellement par littérature tout ce que nous avons de chevillé au plus profond de notre cœur. J'ai connu des semaines, dans les prisons boches, où entre autres menus supplices – inanition, vermine, etc., et quand je parle d'inanition je n'outré rien – j'ai pu expérimenter celui d'une disette totale en fait de nourritures spirituelles. Eh bien, mon vieux, il est exact que cela nous manque encore plus que le pain. J'en ai été réduit, durant des jours entiers, enfermé avec trois, quatre, cinq ignares intégraux, à traduire vaille que vaille l'Apocalypse d'une petite Bible allemande que j'avais soustraite, en lambeaux déjà, aux fins hygiéniques à quoi elle était condamnée. Mais j'ai aussi savouré Valéry, un Valéry comme je ne l'avais peut-être jamais si bien vu, accroupi sur une paille autrichienne, dans une cellule-dortoir de trente bougres. J'ai lu assez régulièrement, au hasard, – mais un hasard quelquefois bienveillant parmi beaucoup de cocasseries – dans le camp de Lorraine où j'ai passé deux mois et demi de cet été. Depuis que je suis à Paris, ces lectures sont un peu moins désordonnées. Nous possédons une bibliothèque assez copieuse, naturellement très mêlée, mais où il y a aussi du bon et même de l'excellent. Ce jour-ci est faste, puisque Véronique vient de m'apporter un Rimbaud. J'étais depuis quinze mois sans Rimbaud. Je m'efforce de me tenir à peu

près au courant. J'ai lu l'*Histoire du Surréalisme* de Nadeau¹. Je ne sais pas comment j'aurais jugé ce bouquin dehors. Ça manque de talent, c'est un peu pâteux, la matière méritait mieux. Mais la position de l'auteur – fidélité à Breton et à ce qu'il a représenté – est la bonne, me plaît en tout cas. Tout ce qu'on peut reconstruire autour de ces pages et des textes documentaires m'a enchanté durant quarante-huit heures et j'ai refait pendant quelques soirs des « poèmes » automatiques assez échevelés. (Malheureusement, mes deux coéquipiers, qui sont du reste gentils, n'offrent pas les aptitudes nécessaires pour ressusciter les « étrons » d'illustre mémoire.) La littérature surréaliste, pour être lue en prison, ne se trouve nullement dépaysée. Il m'apparaît même que c'est une de ses fins normales. Avec elle, en tout cas, on franchit beaucoup de barreaux. Ce qui n'empêche pas de constater l'énorme déchet qu'elle a fait. Mais pour cela encore, il me semble que jamais je n'ai tranché avec plus d'équité et de lucidité ce qui est durable de ce qui est mort.

Si vous avez le moyen de demander autour de vous pour moi l'aumône de quelques bouquins ou revues et d'y ajouter vous-même votre obole, soyez sûr que ça sera une œuvre pie. Pourriez-vous me dégotter

1. Maurice Nadeau, alors rédacteur à *Combat*, publia cet ouvrage en 1945.

quelques revues de poésie actuelle, offrant vraiment de l'intérêt (j'ai eu entre les mains quelques échantillons assez vaseux) ? Je n'ai pas encore pu obtenir les numéros de *Fontaine*¹, malgré force réclamations. Mais surtout, ne m'envoyez rien qui vous appartienne et qui ait quelque prix pour vous, qui puisse tôt ou tard vous servir, car, sauf exception, ce qui entre ici va au bout de quelque temps à la bibliothèque commune. Ce dont je suis le plus friand, c'est de textes convenables dans les plus modestes éditions. Ce que vous pourriez m'envoyer éventuellement, vous le feriez d'abord parvenir à Véronique. Ne vous cassez d'ailleurs nullement la tête à ce sujet. J'ai des amis à Paris qui commencent à s'occuper de ce ravitaillement-là. Véronique m'a dit ce que vous avez déjà fait pour l'autre ravitaillement. Merci, mon bon toubib. Il est vrai qu'avec la charge supplémentaire que je représente maintenant pour elle, avec mes colis qui sont d'une importance vitale, ces pauvres femmes de Montmartre ont du mal à se débrouiller, et l'approvisionnement parisien reste maigre.

Écrivez-moi, mon cher Roland. Parlez-moi de vous, du médecin et de l'écrivain, du second surtout, car j'imagine bien que c'est lui qui a les plus impor-

1. Revue poétique créée par Max-Pol Fouchet. S'exile à Alger entre 1940 et 1944 et reparait à Paris en 1945.

tantes nouvelles à me donner. Parlez-moi beaucoup de vos projets, de vos travaux actuels. Le bouquin proustien¹, où en est-il ? Avez-vous des nouvelles de Gide ? Écrira-t-il encore quelque chose ? Avez-vous vu les derniers films américains de René Clair ? M'auraient-ils fait plaisir ? Le cinéma, lui aussi, me manque beaucoup. Il me semble qu'à l'heure présente il me décevrait assez souvent. Parlez-moi aussi de la petite Catherine², qui doit être si charmante. François le Jésuite³ m'a écrit... exactement ce qu'il devait m'écrire. L'ami Pierre a accompagné Claude Roy⁴ chez mon avocat et il a parlé avec gravité de sa super-résistance. Assez gaulois, n'est-ce pas ? Véronique a embauché M^{me} Maurice Crevel pour me porter mes paquets. Elle est parfaite, Véronique, à la hauteur en tout et toujours imperturbablement la même. Ne vous apitoyez pas trop sur moi. Vous savez que j'ai quelques aptitudes à un certain stoïcisme, au vieux sens grec.

1. *Une lecture* (Gallimard, 1949), de Roland Cailleux, est l'histoire d'un jeune homme dont la vie est transformée par la lecture d'*À la recherche du temps perdu*.

2. L'aînée des trois filles de Cailleux.

3. François Varillon, qui inspira à Rebatet le personnage de Michel dans *Les Deux Étendards*.

4. Claude Roy a collaboré avant la guerre à *Je Suis Partout*. Après la débâcle, il donne quelques articles à *La N. R. F.*, rejoint la zone libre en octobre 1940, puis rallie le parti communiste en 1943.

À tous les deux, je vous envoie mon plus affectueux souvenir.

Lucien.

P.-S. Je répète que j'aurai une grande joie à être au courant de votre activité et de vos idées littéraires.

Vendredi 6 décembre [1946].

Mon cher Roland,

Ces quelques lignes en fin de journée pour vous remercier de vos fidèles billets ; vous remercier encore d'être allé, pour ce qui concerne Véronique, au-devant de mes pensées. Je suis au boulot, assez paisiblement. Je crois être en train de résoudre quelques difficultés qui m'inquiétaient assez. Je ne suis pas trop mécontent des récentes heures passées devant ma tablette. Je lis peu, je n'en ai guère le temps. Bernard a remporté l'autre jour les revues de spectacles que vous lui aviez données. Elles me seraient sans doute, pour les jours prochains, un agréable passe-temps. Peut-être pourrait-on me les faire remettre par le bureau du directeur. – Peu avant cette période... nouvelle, j'ai lu le roman « noir » *Pas d'orchidées pour Miss Blandish*¹. Je crois que vous êtes un peu expéditif en disant que ça n'apporte rien qui ne soit dans *Les Mystères de Paris*. Je conserve ma prédilection de naguère pour le mouvement de ces films. Celui-ci est d'un rythme aussi vigoureux que les Peter Cheney, et les personnages y ont un autre

1. De James Hadley Chase.

relief, une autre originalité. La « maman » avec ses dentelles sales et sa mitrailleuse, dites donc, c'est quelqu'un ! D'un autre point de vue, je suis tout de même un peu soufflé – et pourtant il m'en faut – en pensant que des bouquins ayant un tel arrière-goût soient édités dans des collections populaires. On dira ce qu'on voudra, mais c'est typique d'un drôle de temps. Les petits-fils de la Caravane vers l'Ouest m'ont l'air de brûler joliment les étapes. L'éternel regret devant ce genre de bouquins : il y a la matière d'espèces de chefs-d'œuvre, mais c'est trop fait en série. – Dans le genre plus sérieux, lu aussi *Des Souris et des Hommes* de John Steinbeck. L'objet de cette littérature demeure très élémentaire, trop élémentaire pour des gens comme nous. Mais je vous assure que techniquement, ça offre beaucoup d'intérêt : tout ce que le zèbre arrive à mettre derrière une substance littéraire qui semble au premier coup d'œil misérable.

Ceci dit pour parler tout de même un peu « d'autre chose ! », vous donner à vous aussi quelques minutes de repos. J'aimerais, si c'est possible, que vous fissiez savoir¹ que *Le Mythe de Sisyphe* figure parmi les bouquins que j'ai conservés avec moi dans ma cellule de c. à. m. Je suis beaucoup plus près, philosophiquement, si je puis dire, d'un gars comme celui-là, qu'il ne peut se l'imaginer. Personne ne le sait,

1. Sous-entendu, à Albert Camus.

évidemment, puisque je n'ai jamais rien publié sur la question. – Pour revenir à l'actualité pure, avez-vous pensé à frapper du côté des *Fleurs de Tarbes*¹ ? Je vous l'ai déjà fait dire.

J'ai une grande confiance en vous, mon cher Roland, et en votre amitié agissante. Vous remerciez, je vous prie, votre mère, pour son petit mot qui m'a été transmis. Je vais en somme aussi bien que possible. Tâchez de vous débrouiller au maximum. Au revoir, mon vieux. Vous êtes vous le savez un de ceux, *très rares*, dont la pensée m'accompagne constamment. Je vous dis toute mon affection.

Lucien.

Le gars Pierre P.² s'est-il manifesté d'une manière ou d'une autre ces jours-ci ?

Et votre bouquin, mon pauvre vieux ? Ces aventures lui infligent une panne.

Je vais finir la journée en relisant quelques pages de *L'Immoraliste*. Pour la vingtième ou trentième fois ?

1. Essai de Jean Paulhan.

2. Pierre Pinsard, ami commun de Rebatet et Caillex.

Vendredi 27 décembre [1946].

Mon cher Roland,

Sans nouvelles de vous depuis quinze jours. Je commence à être un peu inquiet. J'espère qu'il n'est rien arrivé de fâcheux chez vous. Quelques lignes de vous seront réellement les bienvenues. Je ne vous en dis pas davantage ce soir. Je termine tard mon courrier, et bien que le froid ait cédé, la température n'est pas très aimable dans mon logis où l'eau dégouline paisiblement sur tous les murs.

Bien affectueusement.

Lucien.

En m'écrivant, ajoutez maintenant la mention H. A. à côté de mon numéro de compte. C'est une marque administrative nouvelle, sans plus.

31 décembre [1946].

Mon cher Roland,

Reçu – enfin ! – votre petit mot hier. Il m'a rassuré. Pour moi, voilà quarante jours déjà que j'ai les chaînes, ce qui signifie que ma situation est beaucoup plus affligeante que dans les premières semaines, et encore plus affligeante chaque matin, ou chaque soir... Mes nerfs sont dans un fâcheux état, et les efforts constants que je dois faire pour les dominer me fatiguent énormément. Le système digestif est très atteint aussi, je mange très peu, et difficilement. L'ensemble constitue un supplice assez raffiné. Je n'ai pas besoin de vous demander un gros effort d'imagination pour vous le représenter. Vous y ajouterez que si j'ai un peu moins froid qu'avant Noël, l'eau coule en permanence sur mes murs. – Pour la *Théol.*, j'ai cependant à peu près terminé ce que je pouvais encore faire ici, avec les éléments dont je dispose. Quant à la valeur de ça, c'est une autre affaire, bien entendu. Les notes dont je vous ai parlé sont également à peu près en ordre. Inutile de vous dire à quel point je souhaite pouvoir en faire cadeau à mes goguenots !

Écrivez-moi un peu la chronique de Paris, comme

vous me le proposez. J'y trouverai certainement une distraction. Je commence à avoir un besoin sérieux de dérivatifs. Si vous voyez pour moi quelque bouquin *bien*, mais divertissant, vous pourriez le remettre à mon ami Sariac. Je pense que vous avez vu avec lui ce que vous pouvez encore faire, dans d'autres ordres de choses. Si vous avez de votre côté des suggestions à lui faire, n'y manquez pas. Ces recommandations de La Palisse sont du reste idiotes ! Je ne suis pas brillant, mon vieux. Et je me demande par quels moyens je pourrais bien récupérer en ce moment. J'ai des difficultés ridicules à assembler les mots les plus simples. Rien lu de fort passionnant depuis ma dernière lettre. À propos lectures, il me revient à l'instant que je ne vous ai jamais répondu au sujet du Bastide (les *Mystiques*¹). Naturellement, je connais le bouquin, excellent en son genre, du reste. – Donc, ne m'envoyez pas de billets, mais de vraies lettres, à votre fantaisie. – Je sauve la face, certes, et même assez bien, mais à vous, je ne cacherai pas que je suis très malheureux. Ce malheureux vous envoie tout de même ses vœux, pour les vôtres, pour vous, pour votre livre. Et toute sa vieille amitié.

Lucien.

1. *Problèmes de la vie mystique* (1931) de Roger Bastide.

[Clairvaux] 5 juillet [1947].

Pardonnez cette affreuse encre bleue, je n'ai rien d'autre.

Cher Roland. Merci de votre mot du 30 qui vient de me parvenir. Voici quelques nouvelles de ma pomme. Horaire quotidien : levée 6 h 1/2 (à la cloche), descente au réfectoire 7 h, café de 7 h à 7 h 1/2. De 7 h 1/2 à 11 h, dans la cour de ma section, ou au réfectoire s'il pleut. De 11 h 1/2 à 1 h, soupe dans le réfectoire (250 places). De 1 h à 5 h, de nouveau dans la cour (grande cour carrée de 48 m de chaque côté). De 5 h à 6 h 1/4, réfectoire. À 6 h 1/4, coucher. (Les T. F. comme moi couchent dans une « cage à poules » individuelle, sorte de minuscule chambrette de 1,90 × 1,90 comportant un grillage sur le dessus et une porte grillagée.) Je suis enfermé seul dans cette cage à poules jusqu'au lendemain matin. – Tous loisirs durant les heures de cour et de réfectoire, dans les limites de cette cour et de ce réfectoire. En somme, vie organisée pour que nous ayons *le minimum de choses à faire* ! Je n'ai jamais été plus vacant de ma vie ! Conditions physiques bien meilleures qu'à Fresnes. Possibilité enfin de prendre de l'exercice, de marcher devant

moi sans trouver un mur ou une grille 6 m plus loin. Le tour complet de la cour fait 190 m environ. 5 tours font un kilomètre, et j'en fais certainement une trentaine au moins (de tours) par jour. État général physiquement très amélioré. Vis à poil aussi souvent que le temps le permet. Suis assidûment séances culture physique, médecine-ball avec bons moniteurs. Plus noirci par le soleil qu'une beauté de Juan-les-Pins. Hydrothérapie constante. Ressens une amélioration certaine de la mécanique interne. Vraie cure de désintoxication. Ne trouverais jamais dans vie normale pareils loisirs pour la carcasse. Sensations fréquentes d'une certaine euphorie corporelle, surtout quand le soleil a bien tapé sur le cuir pendant 3 ou 4 h. – D'autre part, discipline très discrète, personnel de gardiens débonnaires dans l'ensemble, le tout sentant de plus en plus la « fin d'épuration ». Bien ravitaillé grâce aux excellents colis de Véronique qui accomplit des prodiges pour moi (on peut avoir jusqu'à 10 kg par semaine. Mais Véronique doit avoir tous les ennuis du monde pour réunir de tels envois. Tout ce que vous pourrez pour l'aider dans ce sens sera une œuvre éminemment louable). – Mais si tableau physique très rassurant, pour l'intellect, tout le contraire : une catastrophe. Vis tout le jour, comme vous l'indique l'horaire ci-dessus, mêlé à 250 bougres de tout acabit. Impossibilité quasi absolue de se livrer à un travail

un peu sérieux dans ces conditions. Au maximum, en ce moment, lectures de revues ou de choses de pure distraction. Ne peux faire qq chose d'un peu plus sérieux que de 6 h à 9 h (c.-à-d. jusqu'à la nuit) dans la cage à poules d'où je vous écris actuellement, très incommodément. Trouvé quelques compagnons agréables, assez cultivés, surtout parmi les plus jeunes, fais un peu figure de magister à la bonne franquette, immenses palabres assez amusantes, à propos de tout, les uns et les autres nus et philosophant comme au siècle de Platon. Mais ça n'est pas sérieux, c'est vite emmerdant, la monotonie de cette existence vide, dans un décor immuable, est très difficile à combattre, et menace déjà d'être écrasante. Consterné et furieux quand je songe au temps perdu ainsi pour ma littérature, quand je songe à ma *Théologie* dont me voici de nouveau coupé et combien obsédé ! De plus en plus pénétré de la profonde idiotie de ça : puisqu'on n'ose pratiquement plus nous *punir*, à quoi bon nous enfermer dans ces loisirs cocasses et agaçants ? Le régime qui nous a condamnés s'est lui-même condamné, nous assistons ironiquement à sa complète déconfiture, les meilleurs d'entre nous réapparaissent sur bien des points comme des prophètes. Je sais bien maintenant, pour ce qui me concerne, qu'il faudra bien qu'on me relâche, alors, pourquoi pas tout de suite ? Rien d'insupportable comme les

périodes de transition, d'attentes d'événements (qui seront considérables !), période que je dois supporter en ce moment. Être dans la plus fade grisaille, alors que la vie doit fatalement reprendre avec de plus excitantes couleurs. — Pour l'instant, je limite mes ambitions à qqs heures de travail un peu solide par jour, d'où demande de bouquins de philo. C'est sur la philo que je veux porter mon effort. Me suis mis aussi un peu à l'anglais. Vous invite à m'écrire aussi souvent que vous pourrez. Vos lettres me seront un très utile stimulant. Écrivez-moi de votre livre, aussi librement qu'il vous plaira. N'attendez pas de réponses régulières. Ne vous écrirai de mon côté qu'hors de l'administration, en profitant d'occasions : n'accusez pas directement réception de la présente dans votre prochaine lettre. Déçu par *Vin de Paris* d'Aymé, *Stendhal* de Bardèche. Rien repéré de très excitant dans titres dernières nouveautés. Êtes mieux au courant que moi de ce qui me ferait plaisir (3^e tome d'Anouilh ?). Très avide surtout de vous lire. Tous vœux à votre famille. Merci encore pour votre belle et réconfortante fidélité. À vous de toute ma vieille amitié.

L.

[*En marge.*] Effroyables envies de cinéma. Suppression du tabac tragique pour les méninges.

Voudrais écrire des *Considérations sur l'assassinat politique*. Mais manquent les documents historiques indispensables.

Lucien Rebatet.
M[*atricu*]le 1724.
Bibliothèque.
Beau-frère.

2 mars 1952.

Mon cher Roland,

Je savais que mon petit dernier devait vous être parvenu dès la seconde quinzaine de janvier¹. J'attendais donc votre lettre. Mon attente a été comblée. Je suis heureux et fier d'avoir pu vous inspirer un pareil « hommage ». Je lui dois un grand moment de joie, un de ces moments où, comme l'année dernière à pareille époque, quand Véronique me transmit la chaleureuse réponse que lui faisait le cher Paulhan, je me suis répété : « Mon petit vieux, c'est gagné. » Vous imaginez, en effet, le prix que j'attachais à votre jugement, à *vous*. Aussi, quelle merveille, d'être gratifié d'une lettre de cette *importance*, de cette intelligence, fourmillant de vues profondes et excitantes sur mon « épopée » !

J'ai immédiatement sauté sur mon papier, et j'en ai couvert pour vous deux grandes pages. Je n'ai pu

1. *Les Deux Étendards* ont paru en février 1952 chez Gallimard.

vous les envoyer la semaine dernière, elles excédaient les limites de mon courrier, et je devais donner la priorité aux observations et indications *urgentes*, destinées à ma chère et fidèle Véronique (et il en est ainsi chaque dimanche, depuis plus d'un an que nous avons, elle et moi, décidé cette opération !). Pardonnez-moi de ne pas vous les envoyer encore ce soir. Certes, elles vous restent destinées ; j'espère bien reprendre, en tout cas, sous peu avec vous les nombreux thèmes qui y sont, trop brièvement, évoqués. Si j'avais ma liberté de correspondance, je vous joindrais d'ailleurs, à titre documentaire, cette première lettre. Mais elle a été écrite dans une atmosphère inexacte. Après le papier épatant de Fallois¹, après les premières nouvelles transmises par Véronique, le remue-ménage chez les amis, votre lettre enfin, je me suis cru autorisé, moi aussi, à parler de succès. Vous-même m'écrivez, il y a 15 jours : « On va discuter votre bouquin, en long et en large, pendant des années. »

Or, nous voilà au mois de mars, et il semble bien apparaître que l'on ne veut pas discuter du tout. Outre le papier de Fallois, qui constituait normalement le portique d'un superbe discutage de coup, il y a eu le gros article, très bien intentionné, pas très

1. Bernard de Fallois.

adroit du jeune Blondin, une chronique favorable, que je ne connais que par fragments, dans *Rassemblement*, et un insignifiant bout de note de l'idiot Charensol dans *Les Nouvelles Littéraires*. Je me suis dit d'abord : « Le livre est très long, les types prennent leur temps. » Mais les résultats de l'enquête menée par Véronique et l'oncle Gaston¹ (ils sont l'un et l'autre dans les meilleurs termes), ces résultats sont formels : on se trouve devant la *conspiration du silence*. Les ennemis politiques qui n'ont pas désarmé, les cagots, conformistes de tout poil sont en train de se donner le mot : il n'y a pas de livre de L. R., personne ne l'a vu, n'en a entendu parler. Preuves de ceci, entre autres : un papier favorable d'Arland a été refusé par *Combat*, et il est en suspens à *Arts*. Claude Elsen, très content du début de sa lecture, avait spontanément annoncé un papier dans *La Table Ronde*. Rien dans *La Table Ronde* de mars (est-ce un interdit de Mauriac père ? Le fils, paraît-il, était favorable...). La vente, semble-t-il, n'est pas mauvaise sur Paris ; mais pour l'ensemble, l'oncle Gaston la trouve insuffisante, fort en dessous des prévisions. (Il estime, non sans raison, que sa propre publicité doit venir après articles.)

1. Gaston Gallimard.

Je m'excuse de vous parler de ces choses, alors que ce serait pour moi un tel bonheur que de vous entretenir du « fond ». Mais pour l'instant, la question est là : je n'ai jamais poursuivi, vous le savez du reste, un but commercial en écrivant ce livre. Je prendrais philosophiquement mon parti d'un échec *normal*, d'un refus du public après un nombre *normal* d'articles de presse. Mais je suis devant un *silence systématique*. La règle du jeu est volontairement faussée. Si ça continue, je serai frustré du public que ce livre peut et doit avoir. Vous conviendrez que c'est vexant, et que je n'ai pu en prendre déjà mon parti ! Véronique se démène tant qu'elle peut, bat le rappel. Nimier, Fallois, Galtier-Boissière sont alertés. De votre côté, vous connaissez beaucoup de types. Puis-je vous demander de les secouer, le plus énergiquement possible ? En particulier, connaissez-vous Étienne ? Nous sommes au maximum adversaires politiques. Mais j'ai toujours eu de l'estime pour sa position littéraire, et il est indéniable que, lui et moi, nous avons au moins un gros adversaire commun, la « gion¹ » ? Consentirait-il à accrocher la discussion quelque part, autant que possible dans un organe un peu répandu ? (C'est ce qu'il faudrait maintenant, un papier dans un organe d'un certain tirage, moins

1. Voir note page 66.

marqué qu'*Opéra* et *Rivarol*). Je vous signale encore qu'Henri Jeanson¹ aime le livre ! Si vous avez des relations à *La Gazette des Lettres*, à *Carrefour*, ce serait également urgent (Robert Kanters a seulement dit que la grosseur du roman l'effrayait). Vous pouvez également rencontrer les chers garçons d'*Opéra*, qui ont peut-être des idées. Enfin, voyez vous-même, si toutefois vous êtes encore à Paris... Je suis furieux. Il ne s'agit plus seulement de moi, mais de toute une forme de la liberté littéraire. Votre précieuse amitié vous fait dire « que l'on attend encore tout de moi ». Encore faudrait-il qu'on ne me décourageât pas totalement dans mes plus gros efforts pour me faire lire de mes contemporains ! Vous me direz que ce silence rigide est la preuve que l'on trouve mon livre *bon*. Je le crois en effet ; mais de telles preuves sont bien faites pour vous inciter aux œuvres uniquement posthumes !

Je vous réécrirai. J'espère que les circonstances me permettront de le faire sur un mode un peu plus élevé ! J'ai tant à vous dire. Écrivez-moi les impres-

1. Henri Jeanson, dialoguiste, qu'exaspéraient les positions politiques de Rebatet, écrivait en 1938 : « Dans *L'Action française*, un nommé Vinneuil, qui exerce aussi ses talents dans *Je Suis Nulle Part* et autres feuilles confidentielles de l'ambassade d'Allemagne... » (*La Flèche de Paris*). Il prit néanmoins sa défense lors du recours en grâce.

sions et renseignements que vous pourrez avoir. Transmettez aux vôtres tous mes souvenirs.

Votre vieil ami.

Lucien.

P.-S. Je n'ai même pas 10 lignes pour vous parler de *vous*, alors que je sais que vous n'allez guère. Je crois que je pourrais vous faire du bien, vous remettre au boulot, si je pouvais vous voir. Ah ! tout ça devient abominable ! Et depuis le temps que ça dure ! Ça finira par me casser les reins, résultat évidemment recherché !